

Fred Josett

DERRIÈRE LA TÊTE

à Fañch

Un bruit sec et métallique de clé rompit le silence nocturne de G 07. Deux infirmiers placides aux carrures imposantes entrèrent accompagnés d'un homme à la crinière hirsute et grisonnante, usé avant l'heure et s'appuyant sur une canne pour marcher. L'un des gorilles en blanc remit un double tour machinal dans la serrure de la porte tandis que l'autre portait, du bout de ses gants en latex, un vieux sac à dos de randonnée crasseux. Le long du large couloir aseptisé de veilleuses sur le déclin, les trois hommes se dirigèrent lentement, en procession muette, vers le bureau des infirmiers. De nuit ce couloir ressemblait au tunnel du purgatoire, à supposer que le purgatoire fut un tunnel et qu'après ça il y ait un paradis, à supposer qu'un pétrissage chimique bien calibré puisse vous élever à la purification, au retour à la vie civile. En journée le couloir faisait office de salle des pas perdus où des silhouettes assidues déambulaient dans une demi-lenteur camisolée, à en user leurs chaussures et ne sachant plus ce qu'étaient devenues la lumière directe du jour ni l'asphalte sale de la liberté. Un non lieu emmuré, une salve de pas perdus dans la nuit. Un long couloir sans largesse à l'instar de ces roues bon marché où les hamsters font instinctivement des kilomètres pour lutter contre une obésité mortifère. Et puis l'odeur dans cette unité comme dans toutes les autres... Odeurs de renfermé, de bouffe réchauffée et de barquettes plastifiées; odeurs de poubelles, de linge sale, de produits désinfectants; des odeurs où s'annulent les élans de vie résiduels, un air vicié qui vous ferait oublier celui du dehors, cet air du temps d'avant.

D'avant l'enfermement.

Lorsqu'ils toquèrent à la vitre du bocal, la télé avait les yeux rivés sur Christian. Il tourna la tête sans étonnement, coupa le son et alla leur ouvrir d'un pas nonchalant.

-Voici monsieur Perrin, dit l'un des deux, qui s'est présenté de son plein gré il y a une heure au SPAO. Il a été orienté chez vous, j'ai cru comprendre qu'il connaissait déjà la maison.

Christian hocha la tête.

-Oui en effet, dit-il en le regardant, nous sommes de vieilles connaissances. Prends donc une chaise Michel, je suis à toi dans une minute.

Les deux infirmiers remirent à Christian le sac à dos craqué ainsi que divers documents qu'il signa selon les formalités d'usage. Après avoir bavarder cinq minutes, les deux grands costauds serrèrent la main de Christian, un peu trop fort comme toujours, et tournèrent les talons. Avant de reverrouiller la porte derrière eux, il saluèrent l'autre infirmier de garde qui finissait l'une de ses rondes dans l'unité.

Christian se tourna vers Michel.

-Bon tu sais comment ça se passe. On va commencer par faire l'inventaire de ton sac.

Christian posa le sac craqué sur la table sous la lumière blanche du néon.

-Tu as des produits stupéfiants ou des objets dangereux... Ce genre de choses?

-Nan. Que des affaires et ma trousse de toilette.

Christian y jeta un coup d'œil.

Dans le sac poubelle noir usagé, il y avait une brosse à dents en fin de vie, un dentifrice, un fond de solution pour sa prothèse dentaire, un déodorant, un petit peigne en plastique auquel il manquait quelques dents et qu'il n'utilisait, à vrai dire, que lorsqu'il venait se refaire la cerise à Guillaume-Régnier. Enfin un Mach 3 au manche collant venait compléter son kit de survie hygiénique ...

-Je te laisse le rasoir mais tu n'oublieras pas de le mettre sous clé dans ton placard. Tu sais comment

sont certains pensionnaires ici, je te fais pas de dessins... On est d'accord?

-Ouais pas de souci, dit Michel.

Christian poursuivait méticuleusement son inventaire à voix basse comme s'il se parlait à lui-même et qu'il confirmait ses dires sur papier, cochant telle case, agrémentant une autre de tel chiffre.

Une fois sa tâche effectuée, il apposa un coup de tampon en date du 6 Mars 2027 et remit le tout dans le sac.

Il se dirigea vers l'immense placard à pharmacie, hésita une seconde et se retourna vers Michel qui avait une tremblote sévère et trépignait de sa jambe valide.

-Tu as bu ton dernier verre à quelle heure?

-J'ai acheté une bouteille de rouge chez l'épicier ce matin... j'ai dû la finir... je sais pas... vers 10h. En tout cas il était pas midi... Ça c'est sûr.

-Bien.

Il ouvrit l'un des profonds tiroirs avec une des clés de son trousseau et y préleva un petit cachet bleu qu'il déposa délicatement dans un mini gobelet en plastique blanc puis en remplit un second d'eau du robinet. Il tendit le tout à Michel qui ne fit qu'une bouchée de son Valium 10.

Touré entra dans le bureau et posa la lampe torche sur la table.

-Salut Michel, dit Touré, de retour parmi nous?

Michel hocha la tête.

-Tu es sacrément amoché dis moi... Qui t'a fait ça?

-Sais pas, dit Michel.

Il avait tout le côté gauche du visage tuméfié et son arcade droite suturée avait été généreusement ouverte.

Son nez était de travers, cassé pour la énième fois et l'on aurait pas su dire quelle forme il avait pu avoir avant séquelle ni où se situait son emplacement initial.

La première fois qu'il eut le nez pété correspondait à sa première venue à G 07, suite à un tabassage en règle par cinq mecs. On l'avait alors transféré des urgences au CHGR.

Depuis 20 ans, il y était admis par intermittence. Mais cette hospitalisation inaugurale l'avait marqué au fer rouge. Il en avait gardé cette sensation de cauchemar qu'on a lorsqu'on ne sait plus très bien si on est éveillé ou si on dort encore. Après avoir distribué une volée de coups à tout ce qui se trouvait sur son passage, il avait dû être mis sous contention par les renforts.

Une sédation lui avait été administrée mais avant qu'elle ne fasse son effet, il eut encore le temps de suffoquer en imaginant que dorénavant sa vie ne serait plus que ce moment et où hurler ne faisait que se rapprocher les murs, compressant sa cage thoracique jusqu'à l'annihilation.

Le lendemain de cette arrivée fracassante, son nez n'était plus qu'une énorme poche de pus grosse comme une balle de tennis prête à éclater. Christian avait dû l'emmener en urgence à Pontchaillou. On lui avait ramoné la tronche de fond en comble, insérant entre la peau et l'os nasal ce qui lui avait semblé être un racloir à pus afin de nettoyer au mieux toute cette infection.

Avant cette expérience, il réalisa que, physiquement, il n'avait jamais vraiment souffert. Le tout sans anesthésie et assorti d'un traitement antibiotique carabiné qui le crucifia sur un chiotte pendant une bonne semaine.

Pourtant rompu aux horreurs en tout genre, Christian avait dû détourner le regard à plusieurs reprises

tellement c'était moche à voir.

Entre son premier contact avec la psychiatrie et sa séance de torture matinale du lendemain, Michel fut totalement anéanti; Christian pouvait en témoigner.

Bien sûr ils n'avaient pas souffert ensemble mais Christian s'était suffisamment projeté pour garder ce moment en partage. Il se faisait une idée assez précise des vicissitudes de Michel.

A cette époque-là Michel ne marchait pas encore avec une canne.

A chaque hospitalisation Christian l'avait vu s'enfoncer un peu plus .

Vis à vis de ses patients il s'astreignait systématiquement à ne pas dépasser les limites d'une empathie purement professionnelle mais avec Michel, et bien qu'il ne fut jamais trop démonstratif à son endroit, un attachement réel était né.

La plus longue de ses hospitalisations avait duré 6 mois. A l'origine de celle-ci, il avait voulu se foutre sous un train en sautant du pont Saint-Hélier. Seulement, ironie du sort, il n'y avait pas eu de train ce jour-là pour cause de grève nationale. Comme à l'accoutumée, il avait picolé comme un trou et perdit l'équilibre du grillage de sécurité où il était perché. Il avait chuté lourdement sur la voie ferrée et s'était fracturé la jambe droite en de multiples endroits. Suite à ce saut de l'ange déchu, il resta préalablement à Pontchaillou avant d'être transféré à Guillaume-Régner quand son état physique le permit. Les probabilités qu'il remarche un jour étaient quasiment nulles. Il végéta dans un fauteuil roulant pendant une longue période sans perdre l'habitude de ressasser les mêmes souvenirs... Contre toute attente il recouvra l'usage approximatif de ses jambes. Ce furent de longues et lancinantes séances de rééducation qui l'amènèrent à boiter de manière durable et autonome avec une canne pour le restant de ses jours. Durant ces longs mois, Christian avait été pour Michel un soutien sans faille, allant même jusqu'à l'approvisionner en tabac, lui qui était un non-fumeur militant.

Touré s'approcha tout près de Michel et l'ausculta attentivement du regard.

-Ça s'est passé quand?

-Hier soir, dit Michel.

-C'est tout frais mais ç'a été bien nettoyé, dit-il en expert.

Touré se recula, garda le silence un moment et reprit :

-Tu sais c'est dangereux Rennes la nuit. Y fait pas bon traîner n'importe où de nos jours... Regarde moi par exemple, quand je suis en repos, je vais faire des courses pour deux jours, je m'enferme à double tour chez moi et je regarde les replays de toutes les télé-réalité que je peux trouver. Agrémentés de quelques Xanax, je t'assure qu'avec ça, tu oublies tout.

Touré pensait rentrer au Sénégal quand il aurait mis suffisamment d'argent de côté ( en comptant qu'il envoyait déjà une bonne partie de son salaire mensuel au pays) mais en attendant il devait prendre son mal en patience loin de chez lui. Malgré son mètre 90, il ne sortait guère que pour des raisons d'ordre pratique. La France lui foutait un cafard indicible et il savait d'expérience qu'il y avait plus de dingues à l'extérieur que dans l'enceinte même du CHGR. Dès qu'il mettait un pied en dehors de chez lui ou de l'hôpital il ne se sentait pas rassuré.

Touré estimait qu'ici les gens parlaient trop souvent pour ne rien dire et utilisaient benoîtement des expressions du type «le-vivre-ensemble» et bien d'autres pas moins lisses. Hors dans les faits, la distanciation sociale était de mise et ,de plus, ce pays manquait cruellement de « xénophiles plein de préjugés favorables » comme il s'amusait à le dire parfois... Au fond, coutume locale oblige, tous ces gens n'y connaissaient foutrement rien en matière d'entraide basique. Mais pour causer ça causait. Touré disait souvent que « quand on habite pas les mots ,on est de nulle part »...

Natif de l'île de Gorée, il était doublement insulaire. Par sa provenance et par cet ailleurs qui le

consacrait étranger. Il faut souvent partir loin de chez soi pour savoir de quoi on est fait...

Christian proposa à Michel d'aller se griller une sèche en salle fumeur le temps que le benzo fasse son effet. C'était l'endroit de l'unité que Michel connaissait le mieux hormis peut-être son lit. La nicotine avait jauni les murs, l'écran de la télé et le néon, donnant à cette pièce une ambiance cosy façon fin du monde.

La journée, ça faisait le plein et certains pensionnaires étaient systématiquement à l'affût d'une fin de clope ou faisaient les cendriers pour rallumer de vieux mégots, histoire de s'injecter une ou deux lattes. Ça squattait là du matin au soir... Un vrai travail. Les uns vont au charbon, les autres à la nicotine. Chacun son métier.

Calé dans l'un des fauteuils, Christian resta silencieux un bon moment tandis qu'il essayait méticuleusement ses lunettes rondes cerclées d'or avec un coin de sa blouse blanche. Il en vérifia la netteté au-dessus de sa tête en plissant les yeux et les remit sur son nez. Michel finissait de se rouler une clope avec un vieux fond de tabac sec et un carton en guise de filtre.

-Bon alors il s'est passé quoi hier soir?

Dix ans auparavant le bateau avait sombré quand Michel s'était fait lourder de L'escale, un centre d'addictologie route de Lorient où il avait escompté bâtir sur du provisoire. Arrêter de picoler est donné au premier venu mais continuer d'arrêter nécessite d'avoir une détermination sans faille et sans exception possible. Sinon on replonge encore et encore. Une guerre quotidienne entre soi et soi et quand on pense en avoir fini, convaincu que la page est définitivement tournée, en réalité on ne se trouve jamais plus proche du précipice.

Il avait testé tout ce que l'Ille-et-Vilaine comptait de centres de cure pour alcooliques. Il savait qu'ici la literie était bonne, que là la bouffe était dégueulasse... S'il existait un guide Michelin des centres de soins, il serait devenu inspecteur émérite et il aurait fallu le payer avec des billets de mille.

Il connaissait les CMP, les hôpitaux de jour plus ou moins fermés, l'Estran, les Iris à Guillaume-Régner, Pontchaillou et ses sevrages, ses stages, Saint-Laurent, Philaé ou autres postes cure.

Combien d'addictologues rencontrés, de psychiatres, de psychologues, d'infirmiers référents avec les mêmes refrains indigestes ressassés dès 8 h du mat sur Skinner et les mécanismes du conditionnement ? Combien d'accompagnants en tout genre ?

Combien de travailleurs sociaux, de coordinateurs, d'équipes pluridisciplinaire, d'assistantes sociales, d'aspirants animateurs en art thérapie où on se retrouve à faire des sculptures à la con avec des pâtes périmées et de la colle juste pour obtenir une permission de quelque chose...

A 50 balais... Merde... Être encore obligé de demander la permission pour aller faire pipi, se griller une sèche ou éclater un gros joint de beuh en loucedé et oublier toutes ces têtes bien pensantes, à la philanthropie coercitive, pour quelques minutes ou plus.

Combien de salles d'attente, de magazines insipides et datés, consommés du bout des yeux pour éviter de croiser les mêmes regards anxieux ?

Combien de chaises bancales, de fauteuils usés par le défilé incessant de culs dont les histoires se répètent ?

Sans compter tous ces groupes de paroles stériles et semi culpabilisants d'où il sortait avec l'envie furieuse de se biturer la tronche jusqu'à ce que coma éthylique s'en suive.

Il n'y avait rien à faire : ce monde lui donnait soif !

A l'académie des futoirs en perdition, Michel aurait eu son siège.

Dans sa chute libre, systématiquement, il pensait « bon bah maintenant ça c'est fait, je pourrais jamais tomber plus bas » ... Erreur ! On peut toujours s'enfoncer plus profondément dans cette vase mazoutée, s'enraciner dans des emmerdements durables, insolubles et insoupçonnables pour le commun des mortels. On peut parfaitement se jauger dans l'œil du toubib ou du travailleur social pour peu qu'il nous reste un semblant de discernement. Ces gens-là ont également leurs quotas de

pertes ,comme sur un champ de bataille.Ils ont de la bouteille et savent quand une personne n'est plus récupérable à commencer par elle-même.Surtout par elle-même!Alors ils font dans le palliatif à plus ou moins long terme...Un cacheton par-ci pour atténuer les pulsions destructrices,un autre par-là pour dormir vite et longtemps,oublier toute cette merde ou en générer le moins possible. Phénix consumé par la dure loi des séries, Michel n'en finissait jamais d'être ébahi.L'étonnement était l'ultime vestige de sa jeunesse.

Ses rechutes perpétuelles s'apparentaient aux différents paliers que les apnéistes franchissent avant d'établir un nouveau record du monde.Le vertige mythique des profondeurs l'aspirait irrémédiablement vers le fond.

Christian posa délicatement la main sur l'avant-bras de Michel.

-Michel...Hier soir ?

Revenu à la surface,Michel rassembla ses idées puis se lança.

-En fait je sais pas trop par quoi commencer...

-Vas-y...Dis-le comme ça te vient,je t'écoute.

-Déjà y a eu ce couple...J'étais tranquillement assis sur mon banc en train de siroter une binouze en solo place du parlement...Début de soirée habituel après un samedi de manche qu'avait plutôt bien marché... Et y ont débarqué de nulle part les deux.Jamais vu de ma vie.Pourtant je vais te dire un truc,je connais la place de chaque chose dans cette putain ville,c'est comme si j'étais dans mon salon,les deux pieds sur la table.Pareil.Je peux te dire qu'à telle heure un jeune mec en costard va sortir son immeuble et que s'il sort un peu plus tard alors je le verrai avec sa mauvaise humeur partir en speed.Je peux te dire qu'à telle heure une mémé décolorée va sortir son Chihuahua et que le cleps va lever la patte et pisser à tel angle de rue...Eh je pourrais même compter les gouttes si je voulais.Je peux te dire si un livreur est à la bourre ou si les agents de voirie ont bien passé le coup de jet partout où y faut...Par exemple quand je bosse rue d'Estrées,même un samedi comme hier où y avait grave de monde,je peux reconnaître presque tous les têtes qui passent.J'ai un ordinatête... euh...un ordinateur à la place de la tronche.Bon en même temps j'ai aussi du métier et puis la manche statique avec une pancarte c'est pas mon truc.Quoique je critique pas parce que y a des gars ,c'est des artistes de la pancarte.Faut dire ce qui est.Y en a qui se renouvelle tous les jours. Bon bref je sais très bien qui j'aborde,combien on va me refiler et je sais très bien aussi qui sont les crevards.Et y en a des putains de crevards,je te le dis moi ! Je suis un physio de rue , point barre.Les gens je les renifle à deux cents mètres avant même qu'y m'aient repéré.Tu vois le mouvement des corps c'est comme une science et c'est vachement plus fiable que des trucs genre graphologie. Tu me diras mes petits clients j'ai pas vraiment le temps de les tester par écrit ! Quand je mate la démarche de quelqu'un,je vois direct à quelle genre de personnalité j'ai affaire.Je te dis c'est de la science.Certains le savent pas mais c'est pas moi qui vais vers eux ,c'est eux qui viennent vers moi parce que quand tu prends pas tes dispositions pour changer de trottoir ou ce genre d'esquive à la mort moi le bitume,ça veut dire que t'es donneur à 50%.Les gens c'est des fleurs du pavé.Faut les arroser de la petite phrase qui va bien et y sont donneurs à 75%.Et si tu me laisses continuer les yeux dans les yeux,alors là c'est banco y a plus qu'à cueillir la caillasse.Moi je crois que quand on fait un truc ,y faut le faire bien.Même la manche.Et je te dirais même surtout la manche ! Parce que moi je vends pas des télés,des fenêtres à isolation thermique et phonique,non,moi mon pote je te vends de la bonne conscience ! Je suis un homme tronc et mon église à moi elle te dit « merci et la bonne journée ». C'est un don qui faut avoir pour vivre de ça.Je vais te dire,un mec qui sait bien faire la manche si y se faisait embaucher par un politique pour tracter sur les marchés,y ferait changer d'avis ceux qu'étaient pas sûr d'avoir raison.Et des gens qui se posent pas de questions ça manque pas...Y a de quoi faire élire des présidents pour quatre générations.Sniper section indécis

spécialité bovin jusqu'au fond de l'œil. Je suis sûr qu'y a même des mecs dans la rue qu'auraient un vrai potentiel de chef d'état. Parce que marcher sur l'eau quand tout le monde te fourre sa langue dans le cul, on peut appeler ça des conditions favorables mais quand objectivement t'as rien de palpable pour te protéger de toutes les vacheries que peut te faire la vie, et puis entre nous elle est pas avare cette salope, eh bah faut avoir un sacré sens du relationnel pour survivre et tirer son épingle du jeu. Et si avec ça tu deviens pas président, au minimum tu seras diplomate. Tu parles pas à un bourge dominical de Juin à la retraite comme tu vas parler à une petite meuf de septembre fraîchement débarquée sur Rennes pour ses études. Faut savoir y faire. Y faut un speech qui s'adapte à chaque personne. Et puis y sont contents les gens... Je t'ai dit : une pièce contre de la bonne conscience certifiée, c'est une vraie bonne affaire. Ça je vais te dire c'est un vrai métier ! Tu peux me croire!

Bon enfin bref, le couple-là : Jamais vu leurs gueules !

Et y arrivent vers moi, grands sourires, sympas et tout, hyper causant et avec ça, un cabas rempli de boutanches. Et puis pas de la merde en plus. Des bonnes bouteilles de rouge qui sortaient de chez Nicolas, du bourbon, plein de trucs... Y avaient même apporter des verres. Sans compter plein de bonnes choses à grailler, de quoi se faire péter la panse!

Là je me dis putain c'est Noël... Je me dis les deux-là, y sont en mode bonne action, y ont besoin de se purifier et d'aider le prochain. Alors on va faire en sorte qu'y partent pas tout de suite et pas déçus.

Mais en vérité, à ce niveau-là, y a pas trop eu à se fouler la cheville parce que j'avais plutôt l'impression que c'était eux qui me tenaient la jambe. Tu me diras je serais pas parti ...

Et qu'on picole, et qu'on discute... On rigole bien. La meuf en plus, une jolie blonde bien soignée, super sapée : une vraie machine à te caresser avec des sourires et le mec qui me parle comme si j'étais un vieux pote qu'il avait pas revu depuis dix piges... Je vais te dire deux pélos qui se ramènent comme ça avec plein de bonnes choses et qui s'intéressent à ta gueule, quand même, ça se refuse pas. C'était pas dans l'ordre des choses mais ça faisait pas de mal. Tu vois je sais pas si on est des machines à caresser mais en tout cas, dans l'autre sens, ça fonctionne toujours.

Je crois que j'ai carrément dû leur raconter toute ma putain de vie... Et ce qu'est dingue c'est qu'y avaient vraiment l'air intéressés les deux ! D'habitude c'est moi tiens le crachoir pour gratter une pièce mais là j'avais l'impression d'être payé en godets pour jacter. Alors j'ai fait un grand déballage en règle... J'ai même pas eu à sortir les violons, c'est eux qui sont sortis tout seuls... Ces instruments-là ça aime prendre l'air. J'ai pas raté l'ocaz. On peut même dire que je me suis bien déversé et je vais te dire avec les formes : la totale ! N'empêche qu'au bout d'un moment, à force de remuer le passé comme ça, l'air de rien, ça m'a foutu un putain de cafard. De leur parler d'Élise... Je t'ai déjà parlé d'Élise ? Non ?

-Plus d'une fois, dit Christian...

-Et eux y continuaient de me remplir le godet. Et plus y me le remplissaient, plus je leur parlais d'elle, de comment j'avais pu l'aimer comme un dingue, les années passées à Aix-en-Provence quand j'étais jeune. Tu vois y a des trucs, on peut pas tourner la page. C'est pas jouable. T'as beau te voiler la face, être traqué comme une bête à lutter pour ta survie... Dès que le sentimental ouvre sa gueule, tu te fais happer... C'est mécanique. Y a rien à faire.

Le Valium commençait à faire son effet molletonné. Michel s'y enfonçait comme dans le canapé d'une maison de campagne, mort de fatigue après un trop long voyage. Quand son corps le lâchait, que toute absorption d'alcool, même à petite dose, devenait impossible sous peine de vomir, il ne lui restait plus d'autre alternative que cette molécule salvatrice. Pour ça, il fallait souvent passer par la case HP. Il lui était déjà arrivé d'avalier des boîtes entières de benzo en quelques heures mais à moins qu'une connaissance ne lui en vende une ou deux pas trop chères, il n'avait pas d'autre choix que de se faire hospitaliser à Guillaume-Régnier.

Il y avait son rond de serviette.

Le sas de décompression à l'hosto ne pouvait durer qu'un temps, quinze jours tout au plus.

Il lui fallait du voyage éthylique, pas un canapé de campagne. Les canapés sont des ports de plaisance... Passé un certain temps, un besoin impérieux de mettre les voiles le tirait. Cette première prise de Valium le rendait toujours volubile puis la zénitude au cadenas prenait vite le pas.

-Ce qui m'a achevé, reprit Michel, ç'a été la fume. Parce que les deux y avaient tout en stock. Y faisaient buvette et coffee shop en même temps. Ça faisait trop longtemps que j'avais pas fumé une weed aussi bonne. C'est la meuf qui roulait et en plus elle chargeait les pets à mort. A la fin j'étais tellement raide que j'arrivais plus à articuler un seul mot. Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est m'allonger sur le banc comme un sac et là coma jusqu'à ce que je me réveille vers 3h du mat. Et forcément y étaient plus là... Eh y allaient pas non plus attendre que j'émerge... Bon mon sac était toujours sous le banc et heureusement putain... Je m'en voulais quand même de pas avoir sécurisé mon paquetage. T'imagines si on me l'avait fauché, la catastrophe ? Toute ma putain vie est dans ce sac à dos. Bref j'avais la gueule dans le pâté et je me sentais vraiment dans le mal. Je supporte pas quand je me réveille au milieu de la nuit que j'ai plus de liche pour apaiser les débats... Ça m'angoisse à mort. J'ai regardé autour de moi au cas où y auraient laissé quelque chose à boire mais que dalle ! Tu parles, y avaient fait le ménage avant de partir. Remballage en règle. Propre. J'avais franchement du mal à cogiter... Je me demandais pourquoi les deux y avaient décidé de passer la soirée avec moi sur ce putain de banc au bord du monde... Franchement ça m'échappe encore. Mais ce qui me détruisait encore plus que d'habitude, c'était Élise. Y m'avaient trop fait parler d'elle et j'avais l'impression qu'elle était morte là, à l'instant, pas y a trente piges, qu'y a deux minutes je pouvais encore toucher son visage...

-Donc, dit Christian ? C'est pas avec eux que tu as eu un problème ?

-Non ! C'est après quand j'ai émergé, il y a eu deux mecs qu'ont débarqué de nulle part. Genre habillés tout en noir avec des gueules de tueurs. Je les vois qu'arrivent droit sur moi en foulant le gravier l'air bien décidés. Là j'ai un sale pressentiment, je me dis ça à tous les coups, ça va être pour ma gueule.

Eh bah ça a pas loupé. Putain j'ai même pas eu le temps de parlementer qu'y me sont tombés dessus. Et puis y m'ont bien cassé la gueule ces connards. J'en ai pris de partout... Dans la gueule, les côtes et mêmes les jambes. Comme si y avaient fait ça toute leur vie. Comme si c'était une passion et qu'y faisaient ça avec un mode d'emploi. Se payer des SDF la nuit, comme ça ,gratos, juste pour le fun. Et puis pas un mot, rien ! Tu vois le genre froids dans leurs bottes...

Un truc comme ça, ça m'était jamais arrivé en vingt ans de rue !

Bien sûr que je me suis fait casser la gueule un paquet de fois... Mais bon y avait toujours une bonne raison... N'importe quoi, renverser la bière d'un gars mal luné... Je te dis, n'importe quoi, n'importe quel prétexte de mec bourré mais là pourquoi ? Pour le plaisir ? Et puis ce qui me fout les boules c'est que depuis au moins deux ans je suis rangé des voitures, je fais en sorte de plus croiser personne ou alors le moins longtemps possible... Bonjour, au revoir et terminé. Je fais mes petites affaires dans mon coin, sans faire chier personne. J'en ai trop pris dans la gueule, j'ai franchement ma dose, tu piges ? On pourrait même dire que c'est le train-train quotidien de l'ombre d'une ombre sauf que je vais nulle part.

Mon job c'est juste d'éviter les emmerdements et faut que ça me retombe dessus ! J'ai la poisse je te dis !

Putain j'en chialais tellement j'avais mal... Je leur disais d'arrêter mais vraiment ! Je les suppliais... Tu parles, rien à foutre... Y continuaient de cogner comme des brutes ces deux connards !

A un moment, j'ai entendu mon nez craquer et j'ai aussi entendu que ça commençait à gueuler alors du coup y ça a dû les faire décamper. Ca devait être des gens du quartier qui gueulaient. Toute façon j'étais franchement dans les vapes, je captais plus rien. Et puis je me suis fait ramasser par les pompiers.

Après j'ai atterri aux urgences. Attendu trois plombes qu'y me rafistolent. Les mecs ont voulu me

garder le temps que je décuite mais au bout d'un moment j'ai récupéré mes affaires en scred et je me suis tiré vite fait.

C'est toujours la même merde là-dedans, ça fait que brailler de partout. Je supporte plus de les entendre se plaindre les gens. Même pour les bonnes raisons. Du coup j'suis allé me prendre une boutanche de rouge rue Saint-Malo et je suis retourné me poser sur le putain de banc de cette putain de place du parlement. Y avait encore un peu de mon sang sur le gravier... Je faisais une fixette dessus alors au bout d'un moment j'ai craché par terre et j'ai fait le ménage... Après j'ai écrit Élise avec ma canne sur le gravier, en grand, sur toute la longueur de la place et je me demandais ce que ça pouvait bien donner vu d'en haut...

-Tu es certain de ne pas connaître tes agresseurs, demanda Christian ? Tu pourrais déposer une plainte.

-Mais non je te dis ! Jamais vu. Et puis franchement tu crois que les flics y en ont quelque chose à foutre d'un clodo qui se fait dérrouiller ? Que dalle... Tu sais bien... On va pas se mentir, c'est comme si j'existais pas. Point barre !

-Bon, on va s'arrêter là pour ce soir, tu as besoin de te reposer. Je vais te donner ton somnifère, tu vas essayer de dormir un peu et demain tu verras quelqu'un demain.

Ils retournèrent au bocal . Michel prit son Noctamide avant de rejoindre sa chambre. Il avait la numéro 7. Son chiffre porte-bonheur. Celle-ci il ne l'avait pas encore faite. Cependant elles étaient toutes identiques excepté le le point de vue des fenêtres infirmes qu'on ne pouvait pas faire coulisser de plus de quelques centimètres pour aérer ou fumer illicitement. Pour fumer en toute tranquillité dans une chambre, mieux valait s'enfermer dans le chiotte, grimper sur la lunette des toilettes, tenir la clope ou le joint contre la grille d'aération et recracher proprement la fumée dans la même direction...

À G 07 il y avait également deux chambres double mais il était rare qu'elles soient occupées par deux patients en même temps.

Cette unité faisait figure d'exception en comparaison de presque toutes les autres, d'antiques bâtiments vétustes aux couloirs étroits et dans lesquelles il n'était pas rare de voir des chambres de trois ou quatre patients avec sanitaires et douches en commun.

Les mains contre le mur sous la douche chaude, Michel ferma les yeux de soulagement et resta dessous un long moment sans bouger. Quoi de plus humain que cette chaleur enveloppante quand on a plus serré un corps depuis longtemps ? Il se demandait quel effet ça lui ferait aujourd'hui de coller sa peau contre une autre peau, de faire glisser ses mains sur un autre corps ? Quant à se rappeler à quand remontait son dernier rapport, il était trop tard pour compter en semaines ou en mois. Compter en années lui semblait la stratégie la plus raisonnable du fait qu'il n'avait pas encore atteint le fameux nombre à deux chiffres. Michel était quasiment devenu amnésique en la matière et lorsqu'il se rappelait des vestiges de la volupté, un dédoublement s'opérait en lui comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre, dans une autre vie. Il regardait de loin cet étranger chanceux qui avait joui et vécu.

Il ne s'était pas lavé depuis au moins dix jours. De temps en temps, et ce même en hiver, quand il passait tard le soir place de la Mairie, il se savonnait énergiquement au point d'eau jouxtant discrètement l'hôtel de ville. D'autres fois, il profitait simplement d'une averse pour faire ses ablutions. Il ne fréquentait plus les bains douches depuis longtemps.

La douche, le lit et les repas à heure fixe représentaient les avantages matériels non négligeables qu'offrait l'hôpital.

Paradoxalement c'est l'endroit où il rencontrait le plus de monde, le lieu où il retrouvait l'usage de la parole. Ici on usait très peu son énergie à sauver les apparences. A quoi bon se débattre ?

On était là, tout était dit. Il y avait même eu de belles rencontres parfois... Des parenthèses à bras ouverts nouées aussi vite que dénouées, de l'éphémère salvateur au sortir d'une nuit qui reviendra

comme un boomerang mais puisqu'on est là, autant se dire tout ce qu'on ne se dirait pas en temps normal.

A l'extérieur, les gens sont toujours trop loin ; ils ne savent pas ce qu'il y a derrière. Pourtant les murs n'ont que la hauteur qu'on veut bien leur prêter.

Parfois ça pouvait même virer à la colonie de vacances suivant le profil temporairement euphorique des locataires. Alors on repoussait les murs, on trempait allègrement l'auriculaire dans le petit flacon de sirop et on fumait des pets en scred par groupe de trois ou quatre en se relayant sur la lunette du chiotte...

Propre dans le pyjama bleu de l'hôpital, ses affaires rangées dans le placard fermé à clef, il se glissa entre les draps frais du lit.

A chaque fois qu'il dormait dans un nouveau lit, il essayait de se représenter la chaîne des gens qui s'y étaient succédé. Ou combien de personnes avaient bien pu s'allonger dans le lit de telle chambre depuis la dernière fois qu'il l'avait occupée ? Ou bien, pour une obscure raison, lorsqu'il occupait une nouvelle chambre, n'était-ce pas le matelas d'une ancienne chambre qu'on aurait déménagé et donc sur lequel il reposait à son insu ?

Par qui et par quoi sont habitées toutes ces usines horizontales taillées dans des blocs bruts d'insomnie ou, au mieux, pétries de courts répit ?

Des corps dans la nuit qui se cachent sous les couvertures, somnolent, transpirent à gouttes plus ou moins grosses, se souviennent dans leur chair, se tournent sur eux-mêmes sans discontinuer, ouvrent les yeux puis les referment, pleurent, brisent le silence, se retournent sur ce qui a bien pu se passer...

Comment attendre l'aurore ? Existe-t-il un mode d'emploi pour abrégé les maux nocturnes ?

Partir loin et ne plus rien attendre. Être dans une vie à la minute, que l'instant soit un campeur sauvage.

Michel pense aux visages dans la nuit. Il les voit revenir sans cesse. Une armée de clowns tristes défilent sous ses paupières. Des gorges désenchantées abreuvées de tabac froid. Des cris dans l'œuf. Notes gutturales de la promiscuité. Ça se passe juste à côté et l'écho s'insinue, remplit consciencieusement tous les oisillons de la nuit, tout ce qui ne dort pas alentour.

Attaché ou pas attaché, les murs grossiers sont coulissants, aussi fins que du papier à cigarette.

Dehors, plein de civilités, on travaille à ne rien entendre, ici on ne peut pas. Impossible d'y échapper... Sauf si on dort. Michel s'est endormi.